

Aux sources de la vie, aux sources de la langue

JEAN-LUC POULIQUEN

Je vais essayer de dire quels sont les axes qui animent ma poésie aujourd'hui et je vais essayer d'évoquer aussi tous les poètes qui m'ont influencé, dont je tire une nourriture pour pouvoir continuer à écrire, car je crois qu'un poète n'avance pas seul. Il avance dans un milieu, et lorsque ce milieu est soudé, lorsque des échanges passent entre les poètes, il y a une sorte de stimulation dans l'écriture.

Je vais commencer par lire des poèmes extraits de mon premier recueil, *Mémoire sans tain*. Sur le titre je peux déjà dire qu'il y a une référence à Pierre Reverdy. Je fais partie de ces poètes qui ont hérité de la conception de l'image qu'avait donnée Pierre Reverdy, à savoir: de mettre ensemble des mots qui, au départ, n'étaient pas faits pour cohabiter. De leur association va naître un effet de merveilleux. Ce qu'avait découvert Pierre Reverdy a été repris par les Sur-réalistes mais a été poursuivi par un autre mouvement, qui s'appelle l'École de Rochefort dont j'aurai l'occasion de reparler.

Dans *Mémoire sans tain*, il y a le mot *mémoire*. J'appartiens à une génération qui a grandi pendant les trente glorieuses, à un moment où s'est produit un changement complet de société. Des repères ont bougé. La mémoire est une façon de s'ancrer à une civilisation antérieure à cette société de consommation qui a perturbé tant de gens, à plus d'un titre, même si elle a donné par ailleurs quiétude et confort.

CHERCHER

(...)

Chercher
au-delà du mensonge
de l'ombre des charniers

dans la complainte des peuples
et la musique des feuillages

Est-elle si loin
l'aurore fraternelle
la liberté gagnée
au chaos déferlant?

J'ai été sensible à la pensée de Monsieur del Prado qui parle, en particulier, de l'espace de la poésie qui ne cesse, dans notre siècle, de se restreindre et en même temps de la difficulté du poète à rejoindre le peuple. Il a opposé, je crois, une des tendances de la poésie contemporaine, à savoir un certain narcissisme, une certaine expression du moi à une expression du nous: le poète qui fait parler à travers lui le peuple. C'est une préoccupation qui m'est chère mais qui se heurte à de nombreuses difficultés. Dans une société développée, y-a-t-il encore un peuple? Y-a-t-il encore de grands sujets collectifs qui le portent?

À VOUS

À vous
clochards célestes
jetés un soir d'hiver
dans les fossés de la solitude.

À vous
handicapés de l'espoir
poursuivant les étoiles
sur un chariot de souffrances

À vous
clowns et balladins
aux costumes percés de larmes

Le temps n'a pas tout dit
mais cache sous ses grimaces
l'allégresse
du grand soir.

Je voudrais profiter de l'occasion pour dire que je me raccroche à un courant poétique qui se veut lyrique mais que ce lyrisme essaie d'être contenu, que la langue cherche à se resserrer sur l'essentiel, ne pas se perdre dans une profusion inutile de mots.

ANONYMES DU XX SIÈCLE

Qui
peut se résoudre à accepter
que tous ces battements de mains
éparpillés sur les contours de la terre
se consumeront dans l'oubli?

Même si chacun
s'efforce d'inscrire son image
dans le granit des jours,
la mémoire
est une arche effilée.

Pourtant
les sourires
s'apparentent aux chefs-d'oeuvre,
et ce don quotidien de soi
pour qu'un enfant poursuive
au-delà de son sillon,
toute cette eau vive
puisée aux sources intérieures.

Au bas de la fresque bi-millénaire
l'humanité tout entière a signé.

J'essaie de montrer avec ce poème que tout le monde fait l'Histoire. L'histoire n'est plus le fait d'une minorité. Il y a chez moi un rattachement à la poésie *unanime*, à l'*Unanimité* où le poète tente de montrer qu'il fait partie d'un tout qui le dépasse.

Je voudrais aussi préciser que j'appartiens à ces poètes qui accordent une importance au quotidien et que, de la description, de l'attention à la réalité la plus simple, peut naître un émerveillement et une sur-réalité qui nous fait déboucher sur une autre dimension. C'est souvent ma démarche de partir de ce qui m'entoure pour essayer de le transcender et d'en tirer une perspective qui nous renvoie plus loin. Voici maintenant quelques poèmes tirés d'un recueil qui s'appelle *Coeur Absolu*. J'ai essayé de me défier d'une certaine poésie qui ne serait que cérébrale. Il a été question ce matin *du poète total*. Je crois que pour être un poète total il faut pouvoir mobiliser tout ce dont on dispose pour percevoir le monde: son cerveau, son sens, son coeur... que tous ces niveaux soient présents sur la page. Ce recueil est dédié à beaucoup de personnes qui ont compté pour moi.

LES AMIS DE GARLABAN

Un samedi d'octobre
la semaine pliée
dans un coin de l'armoire
les amis sont venus
au partage du soir.

Comme un maître de chai
qui a vaincu la grêle
Charles remplit les verres
avec l'alcool de ses poèmes.

Descendu de Lascours
à la suite des arbres
Pierre fait résonner les voûtes
des cris de la forêt.

Maintenant que la mer s'est tue
Claude reprend son souffle
Eric a dévissé pour lui
deux étoiles dans le ciel.

Entendez-vous cette voix souterraine
que Jean remonte de la nuit?

Amis!
rejoints dans la vallée
vos mains soulèvent
le voile gris des cités
dessous le souffle chaud
de vos coeurs exhalé.

Lorsque j'ai commencé à écrire, j'habitais non loin de Marseille où le Garlaban, qui a été chanté par l'écrivain Marcel Pagnol comme étant plus qu'une colline et moins qu'une montagne régnait sur nous. Notre groupe l'a prise comme emblème. C'était une façon de nous raccorder à un lieu. La recherche de l'identité est quelque chose qui est important pour moi et parmi les éléments qui constituent l'identité, il y a l'appartenance à un territoire. Il y a dans ce poème une certaine attitude négative vis-à-vis de la ville, attitude que j'ai changée par la suite, ayant vu que la ville pouvait être aussi source d'émerveillement. Mais, parmi les poètes qui m'ont influencé au début, il y avait beaucoup de poètes qui vivaient en pleine nature et qui trouvaient là le moyen d'être en contact avec le monde et avec le cosmos. Par la suite, par un souci de communion humaine et

puis aussi pour participer au mouvement du monde, j'ai trouvé dans la ville cette énergie qui transpire de tous ces êtres qui s'y retrouvent réunis pour le meilleur et pour le pire. Par exemple, j'ai éprouvé de grandes sensations dans le métro, à Paris, où toutes les races sont mélangées, où l'on sent parfois une grande tension qui tranche avec la contemplation solitaire dans la nature. La participation au mouvement du monde dans la ville peut être aussi source de poésie.

Je vous ai parlé tout-à-l'heure de l'École de Rochefort. C'est un mouvement qui est né en 41, en pleine guerre, en réaction au pessimisme ambiant. Des poètes se sont retrouvés dans un petit village de la Loire pour célébrer l'amitié, pour dire que la nature pouvait être source de reconstruction humaine. Ces retrouvailles n'étaient pas pour autant abandon ou démission devant ce qui se passait. Chaque poète a été résistant, chaque poète a eu ses engagements, mais la poésie de Rochefort n'était pas engagée au sens politique du terme. Elle essayait de proposer une reconstruction de l'homme sur des valeurs qui pouvaient le porter au-delà de lui-même. Dans cette école, les poètes les plus connus sont: René-Guy Cadou, Michel Manoll, qui ont été des amis de Max Jacob et de Pierre Reverdy ou encore Jean Follain, Jean Rousselot et le fondateur, Jean Bouhier. J'ai eu la chance de connaître Jean Bouhier au début des années 80 et loin de m'enfermer par cette relation sur un mouvement qui était clos sur lui-même, sa fréquentation m'a ouvert sur une poésie qui avait encore quelque chose à dire aux jeunes de mon temps. Les poètes de Rochefort s'étaient opposés au Régime de Vichy. Par la suite, ils n'avaient jamais voulu être inféodés à une idéologie si progressiste. Certains s'étaient engagés aux côtés du Parti Communiste, mais restait pour tous cette volonté tenace d'affirmer la liberté contre tous les systèmes qui pouvaient emprisonner l'Homme et la poésie. Je crois que ce message a été vraiment bien reçu dans les années 80 où l'on a vu s'effondrer les systèmes et les idéologies. Alors, le maître-mot de cette école *croire à la vie*, pouvait retrouver toute sa vérité.

Voici maintenant un autre poème:

VIEUX PAYS

Vieux pays
 Découpé dans le ciel
 Je ne veux pas
 Qu'une avalanche de béton
 Enferme ta mémoire

Je veux garder vivaces
 les chemins de l'enfance
 le jardin de l'été
 à l'heure du silence (...)
 J'entends tes cris

Quand leurs mâchoires d'acier
répètent les outrages

Vieux pays
exilé de toi-même
tu as pris le maquis
regagné les sommets
tu ne veux plus sourire
au premier gars venu

Il faut pour t'approcher
bruire comme une fontaine
et plonger ses deux mains
dans un buisson de thym.

Ce poème traduit cette volonté d'enracinement, d'appartenir à une terre, volonté qui est plus forte lorsqu'on a été déraciné et lorsque l'on cherche à retrouver une terre, la culture dans laquelle on peut forger son identité.

Le poème qui suit est dédié à Jòrgi Reboul qui est un poète occitan. Lorsque j'ai fait de l'édition pendant une dizaine d'années aux *Cahiers de Garlaban*, je me suis tourné vers les poètes occitans et j'ai eu le privilège de pouvoir éditer les principaux. Je crois que la langue fait partie de l'identité, elle est constitutive de l'identité. Dans un pays comme la France, le français a recouvert un certain nombre de parlers, qui ont souvent été écartés par la force. Pourtant ils permettent encore de traduire profondément des réalités riches.

Habitant en Provence j'ai reçu beaucoup de cette littérature occitane et en particulier de Jòrgi Reboul. Mais pour terminer sur ce recueil voici un poème qui essaie de dire tout ce que j'attends du poète et qui s'inscrit bien dans le titre, *Coeur Absolu*. Le rapport à l'origine me semble primordial, j'ai dit que toutes les idéologies s'étaient effondrées. Je me tourne actuellement vers un poète français, mort au milieu des années 60, Jacques Audiberti. La mission qu'il s'était attribuée et qui me semble aujourd'hui à la fois modeste et pourtant fondamentale, *replonger l'humanité dans son bain initial*. Lorsque l'Histoire n'est plus que tragique redite, le travail du poète va consister à ramener l'humanité à ses origines pour la rafraîchir, pour lui redonner son élan premier.

Je vais continuer par quelques poèmes issus de mon troisième recueil qui s'appelle *Être là*. Pour moi, l'écriture n'est pas un simple jeu de langue, l'écriture doit se nourrir dans une expérience existentielle, et je dois dire que dans mon soubassement philosophique il y a la fréquentation importante du *personnalisme* d'Emmanuel Mounier, en particulier, ou des philosophes russes comme Nicholas Berdiaeff par exemple et que c'est dans cette recherche que j'ai trouvé des énergies et pour vivre et pour écrire.

Ce recueil est centré sur cette condition humaine et ce que peut vivre le poète.

ÊTRE LÀ

Être là
dans l'épaisseur du monde
les mains ouvertes
le coeur en éveil

Être là
sans autre désir
que la source
sans autre dessein
que l'amour.

Le titre de ce quatrième recueil s'appelle *En attendant la grâce*, et c'est bien sûr un souhait de pouvoir, au travers des difficultés, au travers des épreuves, atteindre cette grâce et cette sérénité qui permettent un recul salutaire.

CERTITUDES

Elles montent
les certitudes
du flot limoneux des jours

Traversez-nous
eaux galopantes
mouillez notre âme
recouvrez-la d'écume

Nous ne gagnerons pas
l'autre rive à sec
S'enfoncer
dans les tourbières du coeur
n'est pas vain

Souffrir
creuse en nous
jusqu'à la grâce.

À côté de ces poèmes je voudrais parler brièvement du rapport que le poète peut avoir au lieu, comment il peut chanter ce lieu, ce qu'il peut faire avec cette géographie. Un de mes recueils s'appelle *Paysage d'altitude*. Il y a un paysage intérieur à chaque poète, en même temps un pays rêvé, et l'on rencontre parfois ce pays rêvé, même si cette rencontre est éphémère. Mais l'on est

appelé, à ce moment-là, à célébrer ce lieu. Et ce rapport avec ce lieu est aussi une façon d'essayer de le percevoir dans toutes ses dimensions, dans son histoire, dans son présent. Et cela se fait avec tous les sens, dans un éveil total.

Cet ensemble de textes concerne donc la Haute-Provence, terre qui remue en moi profondément des émotions – la Haute-Provence et le Lubéron qui sont des régions contigües. Voici ce texte *Passages*.

PASSAGE

Marges des hautes terres, marges de la plaine vous restez passage entre solitude et abondance. Entre les deux vous n'avez pas tranché offrant les deux visages d'une même monnaie patinée d'Histoire.

Châteaux perchés sur les falaises, châteaux du froid et de l'ombre, dans vous ruines bout encore l'eau des noirs désirs.

Meynier d'Oppède aurais-tu mené croisade contre les Vaudois si le soleil avait pénétré jusqu'à la chair de ton coeur? Et toi, divin Marquis la neige des cerisiers en fleurs pouvait-elle te détourner de cette aile si lourde de ton repaire de Lacoste?

Tout en bas, à l'adret une terre généreuse retient ses vignes jusqu'au printemps. Aujourd'hui une brume les recouvre.

Il en est d'un pays comme de la parole de Dieu. Il se révèle avec le temps à qui sait patienter jusqu'à cet instant de gloire où il ouvrira son grand livre sur une page inédite.

Ciel bleu retrouvé nuage poussés par le Mistral au-delà des crêtes, le soleil rétablit son règne sur des campagnes millénaires.

Bulldozer, pelleuse, la machine a pris le relais de la main pour fouiller le sol. Il n'a pas tout donné, tout livré de ses richesses

Souches arrachées puis brûlées, mottes retournées champs labourés, la forêt se rétracte dans une odeur de bois humide.

Les Ogres l'arrêtent de leur éclat. Les ans les usent comme nous nous usons tous sous leur poids.

Seulement les ruisseaux qui ravinent, les pluies qui érodent sculptent de nouveaux profils.

De sorte qu'usure est aussi renaissance. Les moines de l'Abbaye auraient dû nous le dire. Inclination - prostration-discipline-génuflexion — prière debout— les bras en croix— les mains tendues.

Le vieil homme doit se briser, s'assouplir s'il veut changer sa face, s'il veut être arbre au milieu des vergers, porter des fruits gorgés de sucs et de lumière.

Je ne veux pas présenter tous mes axes de recherche, simplement pour continuer sur les lieux, dire que j'ai écrit un livre sur un quartier de Paris qui s'appelle *La Goutte d'Or*, au pied de Montmartre. Un quartier où vivent au-

jourd'hui plus de cinquante nationalités, qui est le quartier où Emile Zola avait situé son roman *L'Assommoir* – un quartier d'immigration, un quartier de pauvreté.

Et sur les traces d'un autre poète qui m'a influencé, qui s'appelle Bernard Manciet, j'ai essayé de prendre ce quartier comme... en «unanime», c'est ainsi qu'aurait dit Jules Romains, une entité collective, et tenté par l'écriture d'inscrire ce lieu dans l'épopée, dans la légende.

Ma dernière piste de recherche aujourd'hui est l'écriture sur des objets – c'est mon dernier recueil. J'essaie de cerner dans la matérialité, ce qu'elle peut cacher du passage du temps, et ce qui reste d'universel dans la façon dont les hommes en usent. Des objets par exemple concernant la jeunesse, des objets que peuvent utiliser mes enfants, une planche à roulettes, des jeux comme le diabolo ou le mikado. Je cherche à montrer qu'il y a quelque chose d'éternel qui traverse comme ça les générations, et en même temps que la matière asservie au profit peut nous faire perdre un certain contact premier avec le monde. C'est ce thème de l'origine, du retour permanent, qui continue donc à m'animer.